

« haleine qui exige de la patience. Il faut accompagner un auteur dans ses premières œuvres, qui sont rarement des succès commerciaux, l'aider à s'épanouir. C'est un combat quotidien. »

Pour lequel on ne peut guère compter sur l'Etat : la culture n'est pas exactement la première chose à laquelle pensent les dirigeants italiens chaque matin en enfilaient leur costume milanais. Il existe bien le Fondo unico per lo spettacolo, fonds public qui subventionne le cinéma et le spectacle vivant, mais ses crédits ont fondu comme un *gelato* au printemps romain. « En 2008, précise Domenico Procacci, le Fondo finançait *Gomorra* à hauteur de 2 millions d'euros sur un budget de 4 millions. Aujourd'hui, c'est inimaginable. » Le Fondo dépend chaque année de la loi de finances, défendue par un ministre de l'Economie, Giulio Tremonti, qui s'est illustré fin 2010 en déclarant : « *Con la cultura non si mangia* » (« Ce n'est pas avec la culture qu'on se nourrit »)...

Fin février, Tremonti a ratiboisé les subventions du Fondo et du festival de Venise, et menacé de supprimer les crédits d'impôt, qui attirent investisseurs privés et tournages étrangers. Martin Scorsese, qui devait tourner à Rome, a ainsi fui en Angleterre. Affolement général, puis apaisement : mi-mars, un nouveau ministre de la Culture, Giancarlo Galan, a reconduit les aides, laissant la profession souffler un peu. « *Sans cela, je mettais la clé sous la porte* », soupire Angelo Barbagallo, ancien associé de Nanni Moretti, producteur notamment de *Gianni et les femmes*, de Gianni Di Gregorio, qui sort en France le 1^{er} juin. « *Mais nous demeurons à la merci des gouvernants, de leur manque d'intérêt pour la culture et de leurs arbitrages économiques. Cette incertitude permanente nous empêche de travailler sereinement, d'avoir une vision à moyen terme.* »

Même le financement des films par les chaînes de télévision – presque indispensable, comme en France – dépend plus ou moins directement du pouvoir. Deux géants occupent la place : Mediaset, l'empire privé de Silvio Berlusconi, avec sa filiale cinéma Medusa, et la Rai, la télévision publique, très proche du gouvernement, avec sa filiale Rai Cinema. « *C'est Berlusconi ou Berlusconi* », résume Ange-



LES STUDIOS DE CINECITTÀ, À ROME, SONT MENACÉS DE DÉMOLITION. POURTANT, ON Y TOURNE ENCORE DES FILMS.

lo Barbagallo. Boucler un budget de film sans l'un de ces deux guichets est quasiment impossible. Tous deux privilégient les comédies, garanties rentables, et « *veulent refaire le même film à l'infini* », se désole Procacci.

Pour un projet de Daniele Vicari sur les émeutes pendant le G8 de Gênes, en 2001, « *sujet très politique* », il ne compte ni sur Rai Cinema ni sur Medusa, et met sa société « *en risque économique* », malgré une coproduction avec la France et la Roumanie, et même si le Fondo et le fonds européen Eurimages acceptent de participer. Riccardo Tozzi, lui, prépare *Romanzo di una strage* (*Histoire d'un massacre*), de Marco Tullio Giordana (*Nos meilleures années*), sur l'attentat de la piazza Fontana, à Milan en 1969, point de départ des « *années de plomb* » italiennes. « *Financer un tel projet est difficile, admet Tozzi, nous rencontrons de multiples obstacles, mais ils ne sont pas infranchissables. Il faut travailler avec les régions, qui investissent si l'on tourne sur place. Les filiales des majors américaines offrent aussi un financement nouveau.* » Universal est d'ailleurs actionnaire de sa société Cattleya, et la Warner participe au budget de *Romanzo di una strage*. Attirées par un crédit d'impôt de 40 % sur investissement, des banques se sont aussi mises de la partie : la Banca Intesa (également au capital de Cattleya) a injecté 2,5 millions d'euros dans le film de Paolo Sorrentino.

Mais ces mannes nouvelles comptent peu pour des réalisateurs débutants, ou des films audacieux dans leur forme. Le réalisateur Giuseppe Piccioni le déplore : « *Les jeunes cinéastes se préoccupent davantage de chercher des financements que de nourrir leur créativité, et la tendance générale est au formatage.* » Angelo Barbagallo confirme : « *Des œuvres des années 1970 comme Qui a tué le chat ?, de Luigi Comencini, ou Au nom du père, de Marco Bellocchio, seraient aujourd'hui jugées trop déroutantes, pas assez consensuelles.* » Pour espérer une vie commerciale, le cinéma d'auteur doit miser sur les festivals. *Le Quattro Volte*, poésie calabraise de Michelangelo Frammartino, aurait sombré dans l'oubli sans Cannes 2010, tout comme *La Pecora nera*, d'Ascanio Celestini, à Venise l'an dernier.

Malgré ces difficultés, l'embellie de la dernière décennie est bien réelle, et la production italienne la doit au sursaut de professionnels mobilisés pour leur survie. « *On s'est dit qu'on ne voulait pas crever comme ça* », se souvient Riccardo Tozzi, de Cattleya. A la fin des années 1990, producteurs, auteurs, réalisateurs et comédiens ont commencé à se réunir chaque jeudi soir à la Libreria del cinema, petite caverne d'Ali Baba animée par Giuseppe Piccioni dans le Trastevere, où l'on dégote DVD rares, revues cinéphiles étrangères et bouquins de cinéma. Sous le pa-